

DOSSIER « 1940 »

Réalisé par
l'Association de Soutien à l'Armée Française

ASAF

ASSOCIATION DE SOUTIEN
À L'ARMÉE FRANÇAISE

Association de Soutien à l'Armée Française

Adresse : 18, rue Vézelay - 75008 Paris

Site internet : www.asafrance.fr

Courriels : secretariat@asafrance.fr / contact@asafrance.fr

Tel. 01.42.25.48.43

SOMMAIRE

ARTICLES (ASAF)	2
Il est temps de réhabiliter le soldat de 1940	2
Les combats de mai-juin 1940 à la frontière, en Belgique, sur la ligne Maginot et dans les Alpes	4
VIDEOS (DICO).....	6
Stonne et Montcornet, Les chars français dans la bataille	6
Narvik, La victoire oubliée	8
Dunkerque, sortir du piège.....	11
Des victoires éphémères en Belgique	14
L'Appel du 18 juin, refuser la défaite.....	16
Les cadets de Saumur : sauver l'honneur	18

Il est temps de réhabiliter le soldat de 1940

Ce 8 mai 2010¹, nous célébrons le soixante-cinquième anniversaire de la victoire des Alliés sur l'Allemagne, victoire à laquelle participa la France. C'est donc l'occasion rituelle de mettre en avant la France qui s'est battue, la France du Vercors et de Bir-Hakeim, la France de de Gaulle, de Jean Moulin et de Leclerc, et plus récemment, l'armée d'Afrique.

Les héros oubliés

Pourtant, sur plus de 200 000 pertes militaires² pendant le conflit, près de 100 000 soldats morts au champ d'honneur sont systématiquement absents des hommages nationaux. Qui sont-ils ? Ce sont les hommes tombés en mai-juin 1940. Pourquoi n'en parle-t-on jamais dans les tribunes officielles ? Comment ont-ils pu démériter alors qu'ils ont donné leur vie ? En fait, ces héros oubliés sont les victimes d'un tabou : celui de cette campagne de France. Plus qu'une défaite militaire, cette période funeste de notre histoire est toujours vécue aujourd'hui par beaucoup comme un effondrement général du pays, un affaissement moral impardonnable. Tout un peuple aurait failli. Cette vision simpliste de cette tragédie, pourtant contredite par les historiens français et étrangers qui se penchent depuis peu sur cette campagne, pèse encore aujourd'hui sur notre cohésion nationale, sur notre confiance en nous. Juin 1940 serait le point de départ d'un déclin inexorable.

Rétablir la vérité 70 ans plus tard, il est temps de rétablir la vérité. Cette interprétation n'est ni plus ni moins qu'une victoire posthume de la propagande de Vichy. Pour le Maréchal, la défaite ne peut être celle des généraux et des stratèges qu'il a cautionnés. La défaite, plus que militaire, serait une défaite morale de tout un peuple, « *l'esprit de jouissance l'ayant emporté sur l'esprit de sacrifice* ». Ce serait donc le soldat-citoyen et ses représentants civils qui auraient failli et non les grands chefs étoilés. Voilà un bon point de départ pour justifier une « *Révolution nationale* ». Pourtant, l'esprit de sacrifice était toujours là. 100 000 morts en cinq semaines de campagne, c'est deux à trois fois plus que les pertes moyennes pendant une période équivalente de la Première Guerre mondiale. C'est également un taux de perte journalier largement supérieur à celui des Allemands sur le front de l'Est de juin à décembre 1941.

Mai-juin 1940, ce sont des régiments entiers sacrifiés dans les Ardennes puis sur la Somme. Mai-juin 1940, ce sont les villages de Stonne et de Rethel pris et repris près de vingt fois. Mai-juin 1940, c'est également l'armée des Alpes invaincue face aux Italiens épaulés par des unités allemandes.

Mai-juin 1940, c'est la plupart des ouvrages de la ligne *Maginot* qui résistent toujours à la date de l'armistice et ne se rendront que plusieurs jours après.

La liste est encore longue. On est bien loin des épisodes de la 7^e *compagnie*, comédie burlesque, hélas symbolique pour beaucoup de Français de l'attitude des armées et du peuple pendant cette campagne.

¹ Article écrit en 2010 et paru dans le n° 87 (été 2010) de la revue *ENGAGEMENT* de l'ASAF.

² Pertes militaires incluant les FFI ; à titre de comparaison, les pertes militaires américaines de 1941 à 1945 se montent à 300 000 tués ou disparus.

Les remparts de la Manche, de l'Atlantique et de la plaine russe

Alors, à quand un président de la République à Stonne, à Rethel ou sur l'Aisne où la division de Lattre fut invaincue, faisant 2 000 prisonniers ? À quand un discours nous rappelant, comme le général de Gaulle l'avait fait en son temps, que la France est tombée à l'avant-garde de la défense de la liberté. Après tout, nous fûmes le premier pays, avec la Grande-Bretagne tardivement ralliée à notre politique de fermeté, à dire « *Non* » à Hitler tout en étant en première ligne avec seulement 300 km de « profondeur stratégique » avant Paris. L'emploi des forces fut certes inadapté à une nouvelle guerre initiée par les forces nazies.

Cependant, en dépit des déficiences, il serait plus juste d'affirmer que l'Allemagne avait une guerre d'avance plutôt que la France une guerre de retard. La nuance n'est pas mince car toutes les autres grandes puissances militaires de l'époque avaient la même conception d'emploi des blindés et de l'aviation. Elles ont donc appris « en marchant », grâce aux remparts constitués par la Manche, l'Atlantique ou l'immensité du territoire russe.

L'armée française de la victoire

Fin 1944, les armées françaises représentent ainsi 500 000 hommes au combat. Ils seront un million, essentiellement volontaires³, sous les armes au cœur de l'Allemagne en mai 1945. Loin d'être une défaite d'un peuple et d'une civilisation, le printemps 1940 fut essentiellement une défaite de la pensée militaire et une défaite de la volonté de la majorité des dirigeants, en uniforme ou non.

Au-delà de la vérité historique, l'enjeu est donc de taille car un pays qui doute ne peut affronter l'avenir et ses défis avec toutes les chances de succès. Comme l'illustre l'évolution de la France en cinq ans de guerre, une détermination politique forte et cohérente peut renverser les situations les plus compromises

Patrice HUIBAN

(article paru dans la revue de l'ASAF en 2010)

[Retour au sommaire](#)

³ À l'exception notable des citoyens français d'Afrique du Nord, pour lesquels une mobilisation générale a été décrétée en 1943. Elle a été encore plus large qu'en 1914 en concernant les hommes appelés ou amenés à être appelés sous les drapeaux de 1924 à 1944.

Les combats de mai-juin 1940 à la frontière, en Belgique, sur la ligne Maginot et dans les Alpes

L'assaut allemand à l'Ouest relève, au niveau stratégique, d'un coup de poker. Faire traverser aux unités blindées et motorisées la région difficile des Ardennes belges et luxembourgeoises supposait une grande passivité de la part des Alliés, ce que les faits justifieront malheureusement. Ensuite, surpris par le succès de la percée de Sedan, obtenu notamment grâce à l'audace du général Guderian, lui-même à la tête d'un puissant corps motorisé (trois divisions blindées, 1 000 chars), le haut-commandement allemand hésitera entre laisser les divisions blindées foncer à toute allure vers la Somme, mais totalement découvertes sur leurs flancs, ou les arrêter pour procéder à un réaligement des unités. Pour sortir de cette crise, le général Guderian pèsera de tout son poids, menaçant même de démissionner, pour conserver leur rythme aux opérations. Parvenant à l'arraché à avoir gain de cause, il assurera ainsi le succès allemand de la campagne de France.

Après avoir pris Boulogne, puis Calais, les Allemands acculent Français et Britanniques sur la côte, de part et d'autre de Dunkerque. Grâce au sacrifice de troupes françaises, la *Royal Navy* parvient à évacuer 330 000 hommes encerclés (190 000 Britanniques, 130 000 Français et 10 000 Belges) mais tout le matériel reste sur les plages. Redirigés sur la France, ces Français reprendront le combat. Le 4 juin, la poche de Dunkerque est liquidée. La deuxième phase de la bataille de France commence. Le général Weygand, qui a succédé le 19 mai au général Gamelin, reconstitue un front qui s'appuie sur les cours de la Somme et de l'Aisne et sur la ligne *Maginot*. Le 5 juin au matin, les armées allemandes entreprennent de percer ce front sur la Somme. Bien que considérablement amoindrie, l'armée française, qui s'est ressaisie, se défend avec opiniâtreté. On voit la 4^e DCR du colonel de Gaulle, engagée contre la tête de pont allemande d'Abbeville, faire reculer l'ennemi sans pouvoir cependant lui faire retraverser le fleuve. Devant la supériorité allemande, le front cède progressivement ; l'aile droite française se replie derrière la Seine. Paris est déclarée ville ouverte le 10 juin, alors que le gouvernement s'est replié à Bordeaux. Quatre jours plus tard, les Allemands font leur entrée dans la capitale. Dès lors, la défense française s'effondre, les divisions allemandes s'enfoncent profondément en territoire français. En fonçant vers les Vosges, elles prennent à revers la ligne *Maginot* qu'elles n'ont pu percer. À Saumur, les cadets de l'École de cavalerie, avec diverses unités, défendent la Loire avec panache.

Simultanément, une autre bataille se déroule le long des Alpes, à partir du 21 juin, après que l'Italie a déclaré la guerre à la France le 10. Partout les troupes italiennes sont tenues en échec par l'armée des Alpes du général Olry. Lorsque les Allemands se présentent devant Grenoble, le 23, pour la prendre à revers, elle leur inflige des pertes élevées à Voreppe. Il n'en demeure pas moins qu'en six semaines la défaite française est consommée ; près de 100 000 morts, près de deux millions de prisonniers, bilan d'un désastre dont l'Histoire de France ne connaît pas de précédent. Un armistice est signé avec le vainqueur le 22 juin. Il entre en vigueur le 24 après sa signature la veille par l'Italie. Partout où il a été commandé, le soldat français s'est remarquablement bien battu. Loin d'être une promenade militaire, la campagne de France a en effet coûté aux armées allemandes plus de 40 000 morts et la moitié de leurs chars a été détruite

ou mise hors de combat. Par ailleurs, de septembre 1939 à juin 1940, la *Luftwaffe* a perdu près d'un millier d'avions. Ces pertes démontrent que l'armée de 40, bien que défaite, s'est plus qu'honorablement comportée.

Colonel (er) Henri ORTHOLAN
Docteur en Histoire

[Retour au sommaire](#)

Stonne et Montcornet, Les chars français dans la bataille

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min10

Mis à jour 28 mai 2020

Le 10 mai 1940, les troupes allemandes pénètrent aux Pays-Bas, au Luxembourg et en Belgique. Conformément au plan établi, la première armée française se porte à leur rencontre, tombant ainsi dans le piège allemand. Le 13 mai, l'ennemi perce la ligne de front à Sedan et avance vers Paris. À Stonne le 15 mai et à Montcornet le 17 mai, notamment, des contre-offensives sont alors menées pour tenter de l'arrêter.

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



Pas à l'abri derrière la ligne Maginot

Dès 1925, le gouvernement français décide l'édification d'un « système continu de régions fortifiées » le long de sa frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie.

La France est consciente du caractère fragile des **garanties du Traité de Versailles**. Le 14 janvier 1930, la Loi-programme pour la défense des frontières terrestres, proposée par André Maginot, ministre de la

Guerre, est votée. Un budget de 2,9 milliards de francs est accordé pour la construction, en cinq ans, d'une nouvelle ligne de défense fortifiée, quasi-continue, qui portera bientôt son nom : la « **ligne Maginot** ». **La muraille reste inachevée**, avant le déclenchement de la guerre, notamment dans le secteur de Stonne. Malgré la défaite, la ligne Maginot constitue un ouvrage technique innovant.

Surtout, les soldats s'y battent et résistent courageusement. En mai, à la Ferté (Villy-la-Ferté), une garnison entière se sacrifie pour défendre la forteresse. En juin, les forts de Schoenenbourg et du Hochwald, malgré les tirs de canons ennemis, empêchent les troupes allemandes de franchir la ligne Maginot en Alsace. Une fois l'Armistice signé, le 22 juin 1940, les 25 000 hommes qui y étaient affectés continuent de combattre jusqu'à ce qu'un ordre du Grand Quartier général les contraigne à déposer les armes.

Au-delà des défaites, des soldats héroïques

Plusieurs commandants d'unité se sont particulièrement distingués durant les combats de mai 1940. Parmi eux, le capitaine Pierre Billotte. Entré à l'École supérieure de Guerre en 1934, à 28 ans seulement, il rejoint l'état-major en tant que stagiaire avant d'être affecté au Grand Quartier général, après la déclaration de guerre.

En 1940, le capitaine Billotte est envoyé au 41^e bataillon de chars de combat, dont il assure le commandement pendant la campagne de France. Le 16 mai, dans les Ardennes, l'officier se distingue à Stonne. Lancé à l'assaut du village, il **détruit au canon, à lui seul, une colonne de blindés allemands (13, au total)**. Son char B1 bis essuie 140 impacts, mais le blindage résiste ! Son parcours extraordinaire ne s'arrête pas là... Le 12 juin, le capitaine Billotte est blessé à Mourmelon et fait prisonnier. Après quelques tentatives, il parvient à s'évader et à gagner l'Union soviétique, où il est interné dans un camp de prisonniers au sud de Moscou. Libéré au moment de l'invasion allemande de l'URSS, il devient le représentant de la France libre à Moscou avant de parvenir à rejoindre l'Angleterre.

Devenu chef d'état-major du général de Gaulle en 1942, il est nommé commandant en second de la 2^e division blindée du général Leclerc en 1944, débarque en Normandie en juin et participe activement à la Libération de Paris en août. Le 11 novembre 1944, à Paris, le général de Gaulle lui remet la Croix de la Libération. Du début à la fin de la guerre, l'exemple de Pierre Billotte témoigne de la **combativité des soldats français et de leur bravoure**.

Les chars français dans la bataille...

En mai 1940, les Allemands ne sont pas les seuls à mettre en application les nouvelles doctrines d'emploi de l'arme blindée. Là où les Français l'ont fait, ils ont pu ralentir la progression ennemie. Les combats alors menés ont démontré la qualité des armements et des équipages français. C'est le cas à Stonne, où les pertes allemandes, matérielles et humaines, ont été importantes. En effet, les chars français B1 bis, notamment, sont plus puissants que les blindés allemands. Mais ils sont aussi plus lourds, donc moins rapides et moins économes en carburant.

Le 17 mai, à Montcornet, le colonel de Gaulle a pu appliquer les principes exposés dans son livre *Vers l'armée de métier*. Dans cet ouvrage, il militait pour l'organisation de grandes unités de chars au sein de l'armée française, et contre leur éparpillement entre plusieurs petites unités.

Lors de la bataille de Montcornet, l'officier a commandé la 4^e division cuirassée de réserve. Malgré le manque de formation des équipages, la défaillance des liaisons radio ou le manque d'infanterie, **la 4^e DCR du colonel de Gaulle a renoué avec l'offensive et rempli sa mission. En retardant l'ennemi**, elle a donné à la 6^e armée le temps nécessaire à son déploiement dans l'Aisne.

[Retour au sommaire](#)

Narvik, La victoire oubliée

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min23

Mis à jour 30 mai 2020

Le 9 avril 1940, les troupes allemandes envahissent le Danemark et la Norvège. Elles s'emparent d'Oslo, la capitale, et d'autres grands ports, dont Narvik et son fjord. Ce site est stratégique : c'est par là que transite le minerai qui approvisionne l'industrie de guerre allemande. Les Alliés, qui étudiaient déjà en 1939 l'idée de couper cette « route du fer » à l'ennemi, lancent leur contre-attaque. Une campagne âpre et difficile.

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



Au Grand nord, la « route du fer » tant convoitée

Pour le Troisième Reich, quel peut bien être l'enjeu de Narvik, petite ville de Norvège située à 1 000 kilomètres de la capitale, Oslo ? Ses fjords, qui offrent un accès direct à la mer de Norvège et restent praticables en hiver, peuvent accueillir et cacher sa flotte. Mais Narvik, c'est aussi et surtout le **point de transit privilégié du minerai de fer, dont a tant besoin l'industrie de guerre allemande**. Extrait dans le nord de la Suède, dans les mines de Kiruna, il est acheminé en train jusqu'au port de Narvik : c'est la fameuse « route du fer ». Cette matière première est vitale pour l'Allemagne. Ses usines en consomment d'importantes quantités pour répondre aux besoins de la Wehrmacht, de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe.

Français, Britanniques et Polonais le savent. Dès l'hiver 1939, après l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique, un premier plan pour couper cette voie est envisagé sans être appliqué. L'offensive allemande du 9 avril 1940 change la donne, la Wehrmacht envahit le Danemark et la Norvège pour occuper les principaux ports de ces pays et sécuriser ses voies d'approvisionnement en fer. Immédiatement, un corps expéditionnaire allié, composé de troupes françaises, britanniques et polonaises, se dirige vers Narvik pour contre-attaquer.

Un défi inédit pour le soutien militaire

Le corps expéditionnaire français envoyé combattre en Norvège est en grande partie constitué de [troupes de montagne](#), rodées par l'expérience acquise dans les Alpes et placées sous le commandement d'un spécialiste de la guerre en milieu montagneux, [le général Béthouart](#), ancien chef de corps du 24^e bataillon de chasseurs alpins (24^e BCA).

La campagne de Norvège se révélera pourtant âpre et difficile pour les soldats. En effet, la ville de Narvik est encadrée de montagnes. Le terrain est extrêmement difficile, très accidenté. Entre avril et mai, mois de la bataille, le climat arctique est toujours hostile, les températures sont extrêmement basses.

Les combats se déroulent en deux temps : d'abord en mer du 9 au 13 avril, puis sur le sol norvégien du 10 mai au 8 juin 1940. Près de 35 000 hommes sont engagés. Victoire militaire, la bataille de Narvik constitue le **premier succès allié et la première opération de débarquement de la Seconde Guerre mondiale**. Mais ce succès tactique est éphémère. Les positions conquises aux troupes allemandes doivent être abandonnées dans la foulée, en raison de la dégradation de la situation militaire en France. En évacuant Narvik, le général Béthouart dira : *« C'est la mort dans l'âme que je quitte la Norvège. Je laisse sur votre sol ce que j'ai de plus précieux, mes morts ; je vous les confie comme un gage d'inaltérable amitié de la France pour la Norvège qui redeviendra libre. »*

Exploit tactique pour le corps expéditionnaire, la bataille de Narvik sera aussi **une opération inédite et complexe pour le soutien logistique**. À court préavis, il est demandé à l'intendance de concevoir, tester et commander un large éventail de nouveaux équipements adaptés aux très basses températures : pour tous ces soldats qui seront engagés sans délai et dans des conditions très hostiles, il convient de renouveler, moderniser et compléter le matériel individuel et collectif réservé jusqu'alors aux chasseurs alpins.

Là où s'illustre la 13^e demi-brigade de marche de la Légion étrangère

La 13^e demi-brigade de marche de la Légion étrangère (13^e DBMLE) est créée en 1940 dans le cadre du corps expéditionnaire franco-britannique, mis sur pied après l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique. En mars 1940, un armistice signé entre les deux pays rend caduque une intervention alliée.

C'est à Narvik, contre l'Allemagne, que la 13^e DBMLE va s'illustrer. Placée sous le commandement du [lieutenant-colonel Magrin-Vernerey \(dit « Monclar »](#), pseudonyme qu'il prendra en juin 1940 lors de son ralliement à la France libre), elle compte parmi ses officiers plusieurs futurs Compagnons de la Libération, dont les capitaines [Pierre Koenig](#) et [Jacques Paris de la Bollardière](#). Après avoir brillamment combattu en Norvège, la 13^e DBMLE gagne Brest, avant d'être évacuée vers l'Ecosse le 21 juin 1940. Une partie des légionnaires, soit environ 900 hommes sur 1600, répondant à l'Appel du général de Gaulle, choisit de rester en Grande-Bretagne et de rejoindre les Forces Françaises Libres (FFL). Ils forment alors la 14^e DBMLE, tandis que le reste de l'effectif de la 13^e DBMLE choisit d'être rapatrié au Maroc. Après la dissolution de la demi-brigade d'Afrique du Nord en novembre 1940, les troupes restées en Angleterre prendront le nom de [13^e demi-brigade de Légion étrangère \(13^e DBLE\)](#). La « 13 » participera, en tant que telle ou sous forme de bataillons, à un grand nombre de combats de la Seconde Guerre mondiale dont l'héroïque bataille de Bir Hakeim.

[Retour au sommaire](#)

Dunkerque, sortir du piège

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min05

Mis à jour 09 juin 2020

Neuf jours. Du 26 mai au 4 juin 1940, s'est déroulée la plus incroyable des opérations de sauvetage du siècle dernier à Dunkerque. Son nom : l'opération « Dynamo ». Alors que les soldats alliés (canadiens, belges, britanniques et français) se retrouvent sous le feu de l'armée allemande, la Royal Navy envoie ses hommes à la rescousse. Au même moment, Hitler hésite et laisse une ouverture : craignant une contre-attaque sur son flanc, un ordre de Gerd von Rundstedt, un des chefs de l'armée allemande, interrompt la progression ennemie. Une décision qui laissera le temps aux Alliés d'organiser leur défense.

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



Tous les moyens sont bons

Alors que la percée allemande de Sedan coupe de leurs arrières la première armée française et le corps expéditionnaire britannique aventurés en Belgique après le 10 mai, la mer apparaît comme la seule issue. Dès le 26 mai, le cabinet de guerre britannique organise l'évacuation de ses troupes :

« En de telles conditions, une seule issue vous reste : vous frayer un chemin vers l'Ouest où toutes les plages et les ports situés à l'Est de Gravelines seront utilisés pour l'embarquement. La Marine vous fournira une flotte de navires et de petits bateaux, la Royal Air Force vous apportera un soutien total. »

[L'opération Dynamo](#) est lancée. Trente-neuf destroyers, accompagnés de dragueurs de mines et d'autres bâtiments de guerre prennent le large afin de traverser les soixante kilomètres qui séparent Douvres de Dunkerque. Une fois arrivée près des côtes de Dunkerque, la « *home fleet* » (nom traditionnel de la Marine de guerre britannique) est bloquée en haute mer. Les « *little ships* » (petits bateaux) prennent alors le relais. Ces petits navires de plaisance, canots de sauvetage, chalutiers, remorqueurs et mêmes des yachts privés, au nombre de 370, assurent alors le transbordement des troupes entre les plages dunkerquoises et les navires de haute mer.

Le sacrifice de l'armée française

Le sauvetage des soldats restés coincés dans la nasse de Dunkerque est aussi dû au sacrifice héroïque de l'armée française du général Fagalde. Pendant l'évacuation, près de 30 000 soldats français ont opposé une résistance acharnée face aux 160 000 militaires allemands, au prix de très lourdes pertes.

« Nous, Français, sommes liés à une mission impérative qui est de résister jusqu'à la mort pour sauver tout le personnel possible de la tête de pont de Dunkerque. Tant que ce but n'aura pas été atteint, nous resterons sur place », déclare alors le vice-amiral français Abrial, commandant les troupes françaises engagées au Nord.

On se souvient du 225^e régiment d'infanterie française, chargé de défendre le secteur ouest, qui affrontait à un contre dix les armées du général von Rundstedt. On se souvient aussi de la 12^e division d'infanterie motorisée, dont le poste de commandement était placé au fort des Dunes, qui protégeait le rembarquement des troupes françaises, britanniques et belges de l'avancée allemande. En infériorité numérique extrême et en manque d'armes lourdes, 35 000 soldats ont été faits prisonniers, et de nombreux autres y ont laissé leur vie. Quelques 200 soldats reposent aujourd'hui dans le cimetière militaire de Leffrinckoucke, au pied du fort.

85% des hommes et une partie du matériel sauvés

Le 4 juin 1940, après neuf jours d'opération, le dernier navire britannique, le *Shikari*, quitte Dunkerque avec, à son bord, les derniers soldats bloqués sur les plages. Sept heures plus tard, après que toute résistance ait cessé, Dunkerque tombe.

[L'armée britannique laissera à Dunkerque](#) 70 000 tonnes de munitions, 150 000 tonnes de carburants, 85 000 véhicules, 2 500 canons et 380 000 tonnes d'approvisionnement. Sur les 848

bateaux réquisitionnés pour l'opération, 235 se sont retrouvés au fond de l'océan, coulés par des torpilles de sous-marins ou des bombardiers allemands, tuant environ 5 000 soldats, selon l'historien dunkerquois Patrick Oddone.

En évitant l'anéantissement de leurs forces, les Britanniques se sont donnés les moyens de rester dans la guerre, et les soldats sauvés ont continué la lutte sur les différents terrains d'opération de la seconde guerre mondiale. Du côté des Français, les évacués seront rapatriés en France dans les jours suivants afin de reprendre le combat. En dépit des mots de Churchill prononcés devant la chambre des Communes, quelques jours après la fin du sauvetage : « *Les guerres ne se gagnent pas en évacuant* », l'opération Dynamo fut, au final, considérée comme un succès.

[Retour au sommaire](#)

Des victoires éphémères en Belgique

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min29

Mis à jour 11 juin 2020

Printemps 1940. L'armée allemande exécute le plan Jaune qui vise à attirer la majorité des forces alliées vers le nord avant de mener une attaque surprise plus au sud. Le 10 mai, la Wehrmacht envahit les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Tombant dans le piège, le général Gamelin, commandant les troupes françaises, exécute le plan Dyle-Breda. Epaulé par les Britanniques, il envoie les meilleures troupes françaises en Belgique pour lutter contre l'invasion nazie. C'est la fin de la « drôle de guerre ».

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



La bataille d'Hannut : la première bataille de chars

Le plan Dyle-Breda vise à atteindre au plus vite les Pays-Bas. Il prévoit que le corps de cavalerie du [général Prioux](#) couvre les troupes françaises montant vers le nord, en se portant au-devant des Allemands dans la région de [Hannut](#) et de [Crehen](#). C'est en effet à cet endroit que les blindés allemands doivent passer.

Du 12 au 14 mai 1940, **trois cent quatre-vingts chars français font face à six cent soixante-quatre chars allemands**. Plus puissants, les blindés français bloquent les *Panzer* pendant deux jours et remportent ainsi une victoire tactique. Lors de cette première bataille de chars de la

Seconde Guerre mondiale, les pertes sont sévères des deux côtés : les Allemands perdent cent soixante-quatre chars et les Français cent soixante-dix (en raison surtout de la Luftwaffe).

Cette victoire reste cependant éphémère. Pendant que les meilleures troupes alliées stoppent les divisions allemandes au centre de la Belgique, sept divisions blindées de la Wehrmacht se préparent à réaliser dans les Ardennes une percée décisive près de Sedan.

Des chars français à la pointe : l'exemple du SOMUA S35

La déroute des armées françaises en mai et juin 1940 a longtemps terni la réputation des chars français. Pourtant, la qualité des blindés français est à l'époque comparable à celle des *Panzer*. **Considéré comme le meilleur char d'assaut français en 1940, le SOMUA S35 en est un excellent exemple.**

Construit par la Société d'outillage mécanique et d'usinage d'artillerie (d'où son nom de SOMUA), il est l'un des blindés les plus rapides de son époque, grâce à ses chenilles qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre. Équipé d'un blindage incliné en fonte de haute qualité, il dispose également d'un redoutable canon antichar et d'une mitrailleuse. Ses grands réservoirs internes lui procurent une autonomie importante.

Un défaut de conception apparaît néanmoins au combat : les deux moitiés supérieure et inférieure de la caisse sont jointes et forment une ligne horizontale, très vulnérable aux obus antichars. Autre handicap : la réduction de son équipage à trois hommes. Aux côtés d'un conducteur et d'opérateur radio, le chef de char doit, à lui seul, dans sa tourelle monoplace, surveiller le champ de bataille, évaluer les choix tactiques, assimiler les commandements radio, charger le canon et tirer. Une lourde charge pour un seul homme !

Malgré ces défauts, le SOMUA S35 char participe victorieusement, le 12 mai 1940, à la bataille d'Hannut en Belgique.

La fin d'une « drôle de guerre »

L'expression « drôle de guerre » désigne la période d'attente qui s'étend de septembre 1939 à mai 1940. Pendant près de huit mois, à l'exception de quelques coups de main et de l'ambitieux débarquement en Norvège (à partir du 9 avril), les troupes françaises et britanniques restent sur la défensive. L'un des principaux soucis du commandement est alors de combattre l'ennui durant ces longs mois de l'hiver et du printemps 1939-1940.

D'octobre 1939 à avril 1940, Roland Dorgelès est envoyé dans le nord-est de la France comme correspondant de guerre pour le journal *Gringoire*. Dans un de ses reportages sur les armées alliées, ce vétéran du premier conflit qualifie la situation de « drôle de guerre ». Mais cette expression pourrait aussi provenir d'une **mauvaise compréhension de l'expression britannique « *phoney war* » (fausse guerre), confondue avec « *funny war* » (drôle de guerre).**

Le 10 mai 1940, lorsque la Wehrmacht lance son offensive générale à l'ouest et envahit les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, la « drôle de guerre » prend fin.

[Retour au sommaire](#)

L'Appel du 18 juin, refuser la défaite

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min37

Mis à jour 18 juin 2020

Le 18 juin 1940, depuis Londres, le général de Gaulle prononce son premier discours radiodiffusé sur les ondes de la BBC. Cet appel à la résistance exhorte les Français à refuser la défaite et poursuivre la lutte contre l'Allemagne nazie. C'est le début de la France libre.

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



L'Appel du 18 juin date... du 22 juin

Du moins l'enregistrement sonore que [vous avez peut-être déjà entendu](#) ! La BBC n'a pas conservé d'enregistrement de l'Appel du 18 juin du général de Gaulle. Le 22 juin en revanche, jour de l'armistice franco-allemand signé à Rethondes, il réitère son appel à la résistance. C'est ce [discours qui a été conservé](#). De même, la célèbre photo montrant de Gaulle au micro de la BBC et souvent utilisée pour illustrer l'Appel ne date pas non plus du 18 juin, mais... d'octobre 1941 !

L'Appel faillit ne jamais avoir lieu...

Le 18 juin au matin, Winston Churchill, Premier ministre et principal soutien britannique du général de Gaulle, est occupé à rédiger le discours qu'il doit prononcer l'après-midi devant [la Chambre des Communes](#). Ce travail l'empêche d'assister à la réunion du cabinet de guerre à 12h30. Or ledit cabinet, qui a pris connaissance du texte de l'appel que le général veut lancer, s'oppose à ce qu'il soit diffusé par la BBC. En effet, le *Foreign Office* n'a pas coupé les ponts avec le gouvernement de Pétain car il espère encore que celui-ci refusera les conditions imposées par les Allemands. C'est grâce à l'intervention personnelle de Winston Churchill que le général de Gaulle obtient, *in extremis*, la droit de s'exprimer le soir-même sur les ondes.

Rares sont les Français à l'avoir entendu en direct...

En juin 1940, le général de Gaulle est encore méconnu du grand public. Nombreux sont alors les Français sur les routes, en exode, pour fuir l'occupation allemande. Dès le lendemain, [l'allocution est retranscrite dans quelques journaux régionaux de la zone non occupée](#) (Le Petit Provençal, Le Petit Marseillais ou Le Progrès de Lyon) ou étrangers (*The Times* en Angleterre ou le *New-York Times* aux États-Unis). De fait, de Gaulle n'appelle pas à la constitution de réseaux de résistance sur le territoire français par le peuple. Il s'adresse avant tout aux militaires, ingénieurs et ouvriers, et les invite à rejoindre l'effort de guerre des Alliés à Londres. Quelques milliers d'hommes y répondent et parviennent au Royaume-Uni clandestinement durant l'été 1940.

Un véritable coup de poker...

« *Demain comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres* » affirme de Gaulle le 18 juin. Pourtant, il ne reprend la parole sur les ondes de la BBC que le 22 juin, jour de la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne. S'il existe un « Appel du 19 juin » reproduit dans ses *Mémoires de guerre* (1954), il n'a pas été diffusé à la radio. L'Appel du 18 juin est un véritable coup de poker. De Gaulle le dit dans ce même ouvrage : à ce moment-là, il est « *seul et démuné de tout* ». Ce n'est qu'à partir d'août 1940, alors qu'une partie de l'empire colonial français se rallie à lui, qu'il sort de son isolement.

La célèbre affiche « À tous les Français » ne reproduit pas l'Appel du 18 juin

Le 3 août 1940, [l'affiche « À tous les Français »](#) arbore les couleurs de la France libre sur les murs de Londres et d'autres villes anglaises. Aujourd'hui célèbre, cette affiche est souvent confondue avec l'Appel du 18 juin. Similaires, ces deux textes sont pourtant distincts. L'affiche synthétise l'Appel à travers une phrase que le général de Gaulle n'a pas prononcée le 18 juin : « *La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre* ». [Le manuscrit authentique de l'Appel](#), composé de quatre feuillets, existe toujours et appartient à l'amiral Philippe de Gaulle, fils aîné du Général.

[Retour au sommaire](#)

Les cadets de Saumur : sauver l'honneur

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min37

Mis à jour 18 juin 2020

Du 18 au 21 juin 1940, 2 500 soldats français, dont des élèves aspirants de réserve (EAR) de l'école de cavalerie et du train de Saumur, tiennent en échec 40 000 soldats allemands qui tentaient de franchir la Loire vers le Sud. La Wehrmacht se heurte ainsi à la première résistance sérieuse depuis que le maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement, a appelé le 17 juin à cesser le combat. Un fait d'armes héroïque, qui fit entrer ces « cadets de Saumur » dans la légende

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous](#)



3 jours de combats héroïques

Début juin 1940, l'armée française ne parvient pas à stopper l'invasion du territoire national. C'est la débâcle et des milliers de Français partent sur les routes pour fuir l'avancée ennemie. Réfugié à Bordeaux, le gouvernement demande que les fleuves et les rivières soient défendues pour bloquer la progression de l'armée allemande. Le 17 juin, le maréchal Pétain, nouveau président du Conseil, déclare toutefois qu'il est temps de « *cesser le combat* » et qu'il a engagé, la nuit précédente, les négociations avec l'adversaire.

Ebranlé par ce discours, le colonel Charles Michon, commandant l'école de cavalerie décide néanmoins de résister à Saumur. Il convoque les cadres et les instructeurs de l'école pour leur exposer la situation sans leur cacher qu'elle est désespérée. Les élèves ne connaissent pas

Page 18 sur 20

Dossier « 1940 » réalisé par l'ASAF

21j

uin 2020

<https://www.asafrance.fr>

encore l'épreuve du feu. Le combat s'annonce dur. Tous sont malgré tout volontaires pour défendre le secteur de Saumur Cette zone de quelques 40 kilomètres, entre Montsoreau et Gennes, compte quatre ponts stratégiques qui permettent de franchir la Loire.

Les 790 élèves aspirants de réserve (EAR) de cavalerie et du train de l'école de Saumur peuvent compter sur les troupes, très diverses, stationnées dans la région : des hommes du 13^e régiment de tirailleurs algériens, un groupe de reconnaissance d'infanterie, un escadron du 19^e dragons, des [enfants de troupe](#) et un bataillon de 350 hommes de l'école d'infanterie de Saint-Maixent. Au total, ces 2 500 hommes sont armés de 24 blindés, 5 canons de 75 mm, 13 canons antichars et 15 mortiers. En face, la première division de cavalerie allemande est forte de 40 000 hommes, de 300 pièces d'artillerie et de 150 blindés.

Les premiers combats ont lieu dans la nuit du 18 au 19 juin. Les « cadets de Saumur » font tout pour empêcher l'ennemi de franchir la Loire, en commençant par faire sauter tous les ponts les uns après les autres. Les Allemands ne s'attendent pas à une telle résistance et imaginent avoir des troupes bien plus nombreuses en face d'eux. Toutefois, face à l'écrasante supériorité numérique et matérielle de l'ennemi, la résistance des cadets et de leurs compagnons d'armes cède peu à peu.

Au terme de la bataille, on dénombre 250 militaires français tués ou blessés. Côté allemand, on compte 132 tués et plusieurs centaines de blessés.

Une vaillance et un courage reconnus par l'ennemi

Ces combats héroïques menés par cette poignée de jeunes hommes équipés de leurs armes d'instruction contre des forces très supérieures, tant en hommes qu'en armements, forcent l'admiration de l'ennemi.

Le 3 juillet, le général allemand Feldt décide de libérer les soldats français capturés à l'issue des combats, leur donnant quarante-huit heures pour franchir la ligne démarcation et rejoindre la zone libre. Encadrés par leurs officiers et sans aucun gardien allemand, les cadets arrivent en uniforme, en colonne et au pas cadencé, sur le pont de Loches. Contre toute attente, une section de cavaliers allemands leur rend alors les honneurs militaires. Les cadets rejoignent ensuite l'école de Saumur, recomposée à Nohic, près de Montauban.

Le 18 juin 2016 à Paris, lors d'une cérémonie rendant hommage à leur courage, le [pont de Grenelle est officiellement rebaptisé du nom des « cadets de Saumur »](#).

Des personnalités parmi les « cadets de Saumur »

Dans les rangs des cadets de Saumur, se trouve le compositeur et organiste Jehan Alain (1911-1940). Cité pour actes de bravoure, il meurt le 20 juin 1940 au champ d'honneur à 29 ans, après avoir résisté seul à un peloton d'assaut allemand.

Le journaliste et écrivain Jean Ferniot (1918-2012) a également participé aux combats sur la Loire, comme élève aspirant de réserve du train. Il fut décoré de la [Croix de guerre](#) pour son courage et son esprit de décision pendant les combats.

Mobilisé en 1940 comme élève aspirant de réserve à Saint-Maixent, le journaliste Georges de Caunes (1919-2004) participa également aux combats aux côtés des cadets. Blessé, il fut évacué à l'hôpital de Poitiers.

Cavalier aspirant à l'école de Saumur en 1939, l'homme de lettres et académicien Maurice Druon (1918-2009) fit des cadets les héros de *La dernière brigade*, son premier roman consacré à cette bataille. Ecrivain et résistant, il rédige également en mai 1943, avec son oncle Joseph Kessel, *le Chant des partisans*. Ce chant deviendra l'hymne de la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale.

[Retour au sommaire](#)